

FESTIVAL DE CANNES. Le prix du jury œcuménique pour la 68^e édition a consacré le film de Nanni Moretti, *Mia Madre*. Sa mise en scène sur plusieurs niveaux illustre le parcours complexe d'une femme réalisatrice face à l'acceptation du deuil.

Cela s'appelle la finitude

Avec *Mia Madre*, Nanni Moretti signe sans doute son film le plus personnel. Il a commencé à écrire le scénario quand sa propre mère venait de mourir. Mais il choisit de « s'incarner » au travers d'une femme. Est-ce une façon de garder un minimum de distance et de ne pas se laisser submerger ? Pour travailler son sujet, il s'est entouré également de femmes, sans doute pour mieux entrer dans le personnage de Margherita.

Sur le même plan

Margherita est donc réalisatrice, en train de tourner un film alors que sa mère est sur le point de mourir. La complexité du personnage est exprimée dans la mise en scène par un constant passage entre différents niveaux, celui de la réalité présente, celle de Margherita tiraillée entre son deuil, ses difficultés avec sa fille adolescente, un amant qu'elle vient de quitter et son travail ; celui du film qu'elle est en train de tourner – un drame social sur une usine occupée par ses ouvriers pour protester contre des licenciements ; celui du tournage de ce film avec tout ce qui se passe entre les acteurs ; celui de la conscience que Margherita a de tout ça, entre perception du moment, souvenirs ou encore projections inquiètes vers le futur.

Tout est filmé sur le même plan, comme pour déstabiliser le spectateur dont le regard se promène comme dans un anneau de Moëbius – mais n'est-ce pas exactement ce qui se passe en chacun de nous, quand notre conscience du moment est précisément construite à chaque instant par une fusion entre souvenirs, attente et confrontation au réel ?

Par exemple, en arrivant à l'hôpital



Les six membres du jury œcuménique, version 2015

où est soignée sa mère, Margherita découvre un drapeau avec un slogan qui s'adresse à un des patients : « Ceux qui ne se battent pas ont déjà perdu. » Ce même slogan pourrait parfaitement se trouver dans l'usine occupée du film dans le film. Mais dans la vraie vie – celle

« Mia Madre invite le spectateur à ne pas fuir devant la grande question de la vie »

de la mère de Margherita – ce combat est perdu d'avance, sans espoir de guérison.

Lors d'une scène de tournage, l'acteur qui incarne le patron de l'usine fait une crise de nerfs et crie qu'il veut retourner dans la réalité. L'image qui suit montre Margherita au chevet de sa mère, ancienne professeur de lettres clas-

siques. Ses élèves d'hier viennent encore la voir aujourd'hui. L'un d'eux dit d'elle : « Elle nous rendait importants. » Alors que Margherita doit encaisser le jugement de son amant et de son frère sur son inattention aux autres. Elle n'avait pas vu le chagrin d'amour de sa fille, il y a des pans de la vie de sa mère qu'elle ignore.

La succession des plans suggère une comparaison entre les deuils qu'on porte, la perspective de notre propre mort, et l'acceptation des morts partielles tout au long de notre vie, celles de nos attentes déçues, de l'image de soi rudement mise à l'épreuve par la confrontation à la réalité. Cela s'appelle la finitude. Qu'est-ce qui est important dans l'existence ? Avec beaucoup de tendresse et d'humour, le film invite le spectateur à ne pas fuir devant la grande question de la vie. ■

WALTRAUD VERLAGUET
WWW.PRO-FIL-ONLINE.FR

Palme d'or pour *Dheepan* de Jacques Audiard

La première partie du film montre un Sri Lankais ensanglanté par la guerre civile. Un combattant tamoul, une femme et une jeune orpheline se font passer pour une famille pour fuir le pays.

La deuxième partie se joue à Paris. Drogues et violences entre gangs font rage dans la cité où ils sont logés et qui du coup ressemble à la jungle. Les scènes d'accueil sont tournées dans le pôle asile du Casp (Centre d'action sociale protestante) avec, comme figurants, des réfugiées de la Cafda.

À la fin, la « famille » arrivée en Angleterre prend le thé avec ses hôtes dans un jardin. L'image dégage une idée de paix. Le communautarisme britannique serait-il la solution pour les réfugiés ?

W. V.

DEUX MENTIONS DU JURY

La loi du marché de Stéphane Brizé

Vincent Lindon (prix d'interprétation), puissant de sobriété en chômeur de longue date, père d'un adolescent handicapé. Face au discours de ses interlocuteurs au verbe rompu, il se révolte...

Taklub (Le piège) de Brillante Mendoza

Une autre docufiction, cette fois sur les victimes d'un typhon aux Philippines, qui cherchent à continuer à vivre, à croire...